

Jules-Emile, père Noël

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **34 (1966)**

Heft 12

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570324>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Jules-Emile, Père Noël

Bonjour, c'est encore moi! Vous vous souvenez peut-être que j'ai déjà écrit la première partie de mes «Mémoires» et que je vous ai conté ma vie de petit ours en peluche, heureux entre mes deux «pères», Albert et Roger. Mon existence s'écoule, si calme, si charmante, tout le jour contre le cousin rouge au milieu du lit, les nuits assis sur la table parce que mes deux grands gosses occupent le lit où ils n'ont pas trop de place pour leurs ébats. En somme, je mène une vie à l'envers: le jour au lit, la nuit à table; mais c'est le sort d'un ours en peluche, et on ne me change jamais de place sans me poser un gros baiser sur le nez.

Je n'aurais pas eu l'idée de poursuivre ce récit s'il n'y avait eu l'histoire du miracle de Noël que j'ai provoqué, qui pourrait être d'une bonne moralité pour tous ceux qui n'ont pas un ours en peluche pour protéger leur bonheur.

Voici, en quelques lignes, ce qui s'est passé. Papa Roger préparait depuis des semaines, je le savais, un joli festin de fête pour eux deux; ou plutôt pour nous trois, car on n'aurait pas manqué de me poser sur une chaise à la table de fête, une serviette nouée autour du cou, une assiette vide devant moi. Il avait acheté en secret un sapin, des bougies, du gui, ficelé des petits paquets. Et voici qu'un soir papa Albert rentre dîner avec sa mine fâchée des mauvais jours:

«Ah! que c'est ennuyeux, dit-il. Figure-toi que les Dupont-Durand, pour qui je travaille, m'ont invité à passer le réveillon de Noël chez eux. Ce sera mortellement snob et compassé, mais comment refuser? Ma situation dépend de ces gens . . .».

J'ai vu Roger pâlir. S'il avait dit aussitôt: «Oh! non, je t'en prie, n'y va pas!», tout se serait arrangé sans histoire. Mais, avec son mauvais caractère, il a répondu:

«Aucune importance. Nos amis Robert et André m'ont justement invité. J'avais refusé, mais si tu dois aller chez tes «employeurs», je n'ai qu'à téléphoner pour leur dire que j'accepte».

C'était un drôle de moyen d'arranger les choses! Albert est devenu encore plus maussade et il a dit: «Très bien. Je n'ai donc pas de soucis à me faire pour toi».

Ils ont dîné presque sans parler, avec cette politesse excessive qui laisse présager les grands orages, puis se sont couchés chacun à l'extrême bord du lit, si près du bord qu'ils risquaient de tomber.

Le lendemain, ce fut pire. C'était le 24 décembre. Avant de partir à son travail, Albert m'a dit en me posant sur le lit:

«Si tu savais comme ça m'ennuie d'aller chez ces gens! Je ne voulais pas accepter. J'espérais que Roger m'aiderait à trouver un prétexte pour refuser; mais puisqu'il est invité de son côté, je ne veux pas le gêner. J'irai donc! Mon pauvre Jules-Emile, je préférerais tellement passer cette soirée avec vous deux».

Dès qu'il fut parti, Roger a téléphoné à ses amis Robert et André:

«Allo! Je voulais vous demander: si vous voyez Albert, dites-lui que je réveillonne avec vous, je vous prie . . . Non, rien de grave . . . Vous réveillonnez en famille? . . . Très bien. Je vous souhaite un joyeux Noël. Albert est pris par un souper d'affaires, je veux seulement qu'il ne s'inquiète pas de moi . . . Non, non, je resterai à la maison avec Jules-Emile, ce sera très bien. Merci, au revoir».

Moi, je pensais que tout n'était pas si bien que cela. Ils allaient gâcher leur beau Noël à cause de leur stupide orgueil. Ils méritaient une bonne leçon, mais je ne savais comment m'y prendre pour les rendre plus raisonnables.

Le soir, ce fut pire. Albert rentra en claquant les portes, prit une douche, mit son beau costume bleu sans dire un mot. Il fallut, de plus, pour envenimer les choses, que Roger annonce, avec un air faussement gai: «Tu sais, Robert m'a téléphoné. Ils ont invité aussi un autre ami, un très joli garçon, paraît-il».

Rien d'étonnant, après cela, qu'Albert casse deux lacets de chaussure, fasse tomber ses boutons de manchette sous l'armoire et jure comme un charretier en nouant sa cravate.

Néanmoins, juste avant de partir, il fit une gentille tentative de conciliation: «J'avais acheté du champagne pour minuit. Veux-tu qu'on en boive une coupe avant que je sorte?».

Ils s'assirent cérémonieusement au bord du lit pour trinquer sans chaleur, avec un air de fausse bonne humeur qui m'exaspérait, moi qui étais derrière eux sur le lit.

«Quel dommage que nous ne soyons pas mariés, dit Roger d'un ton sarcastique. Tu aurais pu me faire inviter chez les Dupont-Durand».

«Ne te plains pas, riposta Albert. Si nous étions mariés, tu ne pourrais pas aller faire connaissance d'un beau garçon chez nos amis».

C'en était trop! Je bouillais de rage. Heureusement, une bonne idée me vint: ces deux stupides garçons ont la mauvaise habitude de fumer comme des locomotives. En buvant du champagne, bien sûr, ils avaient pris une cigarette, et Albert avait posé la sienne sur le bord d'un cendrier placé entre eux sur le lit. Un pauvre petit ours en peluche n'a pas beaucoup de force pour agir; j'en trouvai néanmoins assez, aidé par un mouvement qu'ils firent sur le matelas, pour chuter en avant, le nez sur le cendrier. La cigarette d'Albert tomba aussi sur la couverture. J'étais juste à côté, la fumée m'aurait fait tousser si je n'étais en peluche. Un preste petit coup de patte pour la pousser où il fallait, et il n'y avait plus qu'à attendre. Cela ne tarda pas.

«Ca sent le brûlé, remarqua Roger. Qu'est-ce que c'est?».

«Aïe! Mon pantalon! cria Albert. C'est ma cigarette qui est tombée du cendrier, et il y a un trou à y passer le doigt».

«C'est terrible. Tu ne peux pas sortir comme ça!».

«Je vais mettre mon costume gris».

«Il est chez le teinturier. Tu peux mettre ton pantalon de sport et un pull-over».

«Pour aller chez ces snobs? Tu n'y penses pas. Je veux bien m'ennuyer toute la soirée, mais pas être ridicule».

«T'ennuyer? Cela t'ennuyait d'y aller? Mais alors pourquoi ne pas leur avoir dit que tu avais un rhume terriblement contagieux, ou quelque chose de ce genre, pour rester avec moi?».

«Mais bien sûr! C'est cela que je devais dire, et je ne l'ai pas trouvé tout seul. Je comptais sur toi pour me le suggérer. Je vais téléphoner et rester avec toi . . . Ah! non, j'oubliais, tu dois sortir toi-même . . .».

«Si ce n'est que cela, je ne sors pas non plus. Je préfère rester avec toi, tu penses! J'ai justement un sapin, des bougies, un petit souper, cachés au fond du placard».

«Et moi aussi, j'ai des tas de choses dissimulées sur le dessus de l'armoire» . . .

C'est seulement quand les bougies furent allumées que l'on s'aperçut de ma présence sur le lit.

«Regarde! Jules-Emile est tombé sur le cendrier».

«Pauvre chéri! Il aurait pu être brûlé, lui aussi».

«Ah, non! Le pantalon, je veux bien, mais pas lui».

On me cajola, on me dorlota, on me frotta le nez avec de l'eau de Cologne, on m'assit sur une chaise devant la belle nappe blanche. Ils étaient adorables, mes deux grands enfants de pères, tellement joyeux soudain, tellement heureux et tendres! Ce fut une merveilleuse soirée de Noël.

Au milieu du souper, un télégramme arriva annonçant que Madame Dupont-Durand ayant quitté le domicile conjugal avec un de ses amants, Monsieur Dupont-Durand annulait ses invitations. Je ne sais lequel de nous trois rit le plus fort de cette conclusion inattendue; pour moi, je faillis tomber une fois de plus, cette fois le nez dans mon assiette. Il est vrai qu'à défaut de champagne, j'étais grisé par le bonheur de mes amis.

Si j'ai voulu vous conter cette histoire de Noël, aussi miraculeuse que simple, c'est pour en tirer cette moralité: quand vous n'avez pas un petit ours en peluche pour veiller sur votre bonheur, soyez assez sages pour y veiller vous-mêmes. Et souvenez-vous qu'il n'y a aucun dîner chez des Dupont-Durand qui mérite le risque de faire la moindre peine à votre ami.

Au revoir. Peut-être à une autre fois.

Jules-Emile.

P.C.C.: R. Gérard. Novembre 1966.